

Le bouc émi-cerf ?

En Haute-Ardenne, de graves problèmes de manque de régénération forestière sont régulièrement constatés et dénoncés, à juste titre : ici, on ne trouve pas de plantules de hêtres dépassant les dix centimètres, là, les essences autres que le hêtre et l'épicéa ne parviennent pas à se régénérer... Responsable presque unanimement désigné : le cerf élaphe. Et pour cause : tout gestionnaire forestier de Haute Ardenne a pu constater ci-et-là la différence quantitative – et parfois qualitative – de régénération présente à l'intérieur et à l'extérieur d'une même clôture de deux mètres de haut.

Pourtant, face à ce constat visuel indiscutable, il est impossible de faire la part des choses entre l'impact du cerf, du chevreuil, du sanglier, du tassement du sol et autres facteurs.

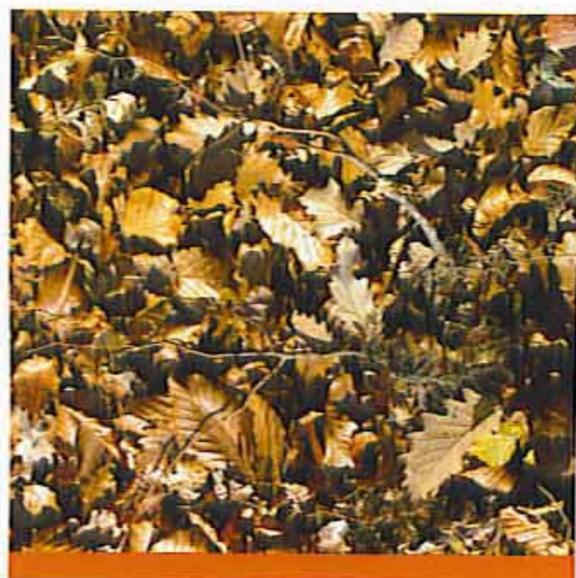
Afin d'éclairer la question, voyons quelques observations concrètes, réalisées sur le massif forestier de St-Hubert ces dix dernières années.

A propos du sanglier

Premier exemple.

Cette première histoire se passe sur un territoire où les sangliers ne sont pas nourris et ne sont pas présents en grosses densités.

A l'automne 1999, à une altitude de 500 mètres, la DNF fait planter quelques milliers de hêtres à large écartement, en sous étage d'une vieille hêtraie claire et non régénérée. Afin de les protéger de la dent de la biche, alors « ennemi public n°1 », les plants sont aussitôt « chaulés » (application d'un produit répulsif sur la pousse terminale).



Premier exemple : plantules arrachées par le sanglier.

Quelques semaines s'écoulent, un groupe de quatre sangliers est observé régulièrement dans la jeune plantation. Intrigué, le forestier parcourt la parcelle et constate alors avec horreur que les suidés arrachent bon nombre de plants, les mâchonnent au niveau du collet, puis les abandonnent sur place, sans visiblement avoir consommé quoi que ce soit (photo gauche).

En janvier (soit à peine plus d'un mois après la plantation), la situation est telle que le chef de cantonnement envoie une brigade d'agents compter individuellement les rescapés : il en restait à peine 7 % !

Depuis ce jour, les hommes de terrain de la région sont plus attentifs au phénomène et observent – essentiellement l'hiver – de nombreuses plantules arrachées (25 à 50 cm de haut), mâchonnées et laissées sur place, aussi bien parmi les semis naturels que les plants issus de pépinières, qu'ils soient de hêtre ou d'autres feuillus.

Ce phénomène n'est en fait certainement pas nouveau, mais il n'a pu être mis en évidence que par le biais d'une plantation massive dans un site non régénéré (la perte de semis naturels au sein d'une plage de régénération étant plus difficile à quantifier et de plus, était jusque là généralement d'emblée attribuée à l'espèce cerf, sans investigation poussée).



Deuxième exemple avec un impact indéniable du sanglier sur la régénération feuillue.

Deuxième exemple.

A quelques kilomètres de là, dans un biotope similaire (où par contre le sanglier est quotidiennement nourri), plusieurs clôtures en treillis Ursus d'un mètre de haut pour une superficie variant de 50 ares à un hectare ont été installées. Les sangliers n'y ont pas accès, contrairement aux chevreuils et surtout biches, lesquelles laissent d'ailleurs leurs cartes de visites au sein de la clôture (abroustissement localisé, fumées).

Quelques années plus tard, le constat est clair : absence presque totale de régénération de plus de 10 cm de haut à l'extérieur de la clôture et présence de denses et hautes brosses de semis de hêtres à l'intérieur (photo droite) et ce, malgré l'accès des cervidés...

Ici encore, difficile de nier l'impact du sanglier sur la régénération feuillue (sans compter celui sur les glands, indéniablement conséquent, mais difficile à quantifier).

A propos du chevreuil

Dans les années nonante, deux mises à blanc de 2,20 hectares chacune sont mises à la disposition de l'asbl SOLON par la DNF pour y installer des essences feuillues. L'endroit est semé de bouleaux et de sorbiers, bouturé de saules à oreillettes et planté de diverses essences feuillues, afin de recons-

tituer un biotope intéressant sur un plateau hydromorphe fortement enrésiné. Faute de moyens et ne craignant à priori que les biches, les parcelles sont clôturées avec des rubans électriques plutôt que par un grillage.

Trois ans plus tard, malgré un effet totalement efficace des rubans électriques sur l'espèce cerf (biches maintenues dehors grâce à un entretien impeccable des rubans), la hauteur moyenne des ligneux est de quelques centimètres à peine, du fait de la présence régulière de l'un ou l'autre chevreuil passant entre les conducteurs de courant.

Pour sauver l'investissement, il est alors décidé de remplacer les fils électriques par un engrillagement de 2 mètres de haut, afin d'empêcher le passage du chevreuil. Le résultat ne se fait pas attendre et un an plus tard, la hauteur moyenne des feuillus approche le mètre...

Si l'expérience a frappé l'esprit de certains gestionnaires, biologiquement parlant pourtant, le résultat n'est pas si étonnant. En effet, si le cerf se nourrit d'à peu près 80 % d'herbages, il est établi depuis belle lurette que le chevreuil forestier lui (par opposition au chevreuil des grandes plaines agricoles), est très majoritairement lignivore et extrêmement sélectif dans sa quête de nourriture.



Le chevreuil est extrêmement sélectif dans sa quête de nourriture.

Qu'il passe un semis de bouleau parmi 1000 semis d'épicéa et il en fera son repas !

Pourtant généralement, et c'est particulièrement effrayant dans les territoires où l'on se plaint de ne rien voir pousser d'autre que le hêtre ou l'épicéa, seul le cerf « déguste » en matière de pression de chasse...

Petite vérification par la pratique, dans une autre portion de haute Ardenne. Dans la région d'Elsborn, au sein d'un massif forestier autrefois partiellement dénué d'essences autres que le hêtre et l'épicéa, la pression de chasse sur le chevreuil a été fortement augmentée ces dix dernières années (chasse en régie, poussées silencieuses...). Résultat quelques années plus tard : une incroyablement abondante et vigoureuse régénération feuillue sous les résineux (sorbiers essentiellement), des chevrettes suivies de 2 ou 3 jeunes (au lieu de 2 voire 1 auparavant) et des chevreuils beaucoup plus lourds et sains. Bref, gain sur toute la ligne !

A propos du tassement du sol

Pendant la 2^{ème} guerre mondiale, une partie du plateau de St-Hubert a servi de camp de prisonniers. Des stocks de munitions y ont localement été constitués, abrités dans de grands trous creusés dans le sol de la hêtraie. La terre extraite était simplement déposée sur le périmètre de l'excavation et visuellement,

se présente actuellement sous forme d'un ourlet de 50 à 70 centimètres de haut et d'environ un mètre de large tout autour du trou.

En ce 3^{ème} millénaire, sur ces petits remblais, on observe une régénération « normale » (de hauteur et densité variable) de hêtre, mais néanmoins moins âgée que les trous eux-mêmes (ce qui sous-entend que le caractère nu de la terre excavée n'est pas en



Les effets de la compaction se ressentent pendant des années.

relation avec la germination des faines ayant donné naissance à cette régénération).

Par contre, à des hectares à la ronde tout autour, on ne voit exclusivement que de vieux arbres, sans la moindre régénération de plus de 10 cm de haut à leur pied ! Pourquoi ?



Ourlet typique de régénération.



Première expérience : des centaines de petits sorbiers.

Une seule explication : le terrain concerné, hormis les trous décrits, est parfaitement plat et accessible aux engins motorisés : débardeuses, jeeps, porteurs, tracteurs et autres transporteurs plus ou moins modernes, lesquels ont été déployés pendant des années pour les passages en coupe et jusqu'il y a peu, pour aller chercher annuellement le moindre chablis, houpplier ou scolyté. Ces véhicules, à chacune de ces exploitations, ne se privent pas de circuler sur ce terrain « facile » puisqu'à plat et dégagé, tout en évitant logiquement à chaque fois de passer sur les ourlets. Résultat flagrant : sur ces sols de plateau hyper-sensibles à la compaction, seuls ces ourlets, zones où les engins motorisés ne passent pas (et par ailleurs totalement accessibles à la dent des biches), sont régénérés ! (voir photo page précédente).

Et quand on sait que les effets de la compaction peuvent se ressentir pendant des dizaines d'années, il y a de quoi s'interroger sur les mesures « sylvicoles » à prendre...

Notons au passage que ce phénomène d'abondante régénération exclusivement présente dans les zones inaccessibles aux engins motorisés est également observable en de nombreuses stations fort pentues (où l'exploitation n'est techniquement possible que par câblage), mais qu'il est dans ce cas plus difficile de faire la part de choses entre le non tassement de sol et le phénomène

d'érosion, lequel rafraîchit régulièrement sa surface et rendrait peut-être la germination des faines plus aisée.

A propos de la couverture végétale du sol

Première expérience

Considérons un vieux peuplement monospécifique de hêtres non régénérés. On le clôture à deux mètres pendant une dizaine d'années, on y matérialise visuellement chaque mètre carré pour y étudier la régénération naturelle et que constate-t-on après les dix ans : à part la différence de hauteur de la myrtille et de la canche flexueuse (seule végétation présente), pas plus de régénération à l'intérieur qu'à l'extérieur (c'est-à-dire néant des deux côtés).

L'expérience étant terminée, la clôture est encore utilisable. Le forestier souhaite ne pas la laisser pourrir pour « rien » et il fait passer une fraise forestière pour ameublir et dénuder quelques bandes de sol sous les gros hêtres, bandes sur lesquelles il sème des sorbes. Quelques années plus tard, la parcelle sous protection porte des centaines de petits sorbiers...

Bien sûr, l'ensoleillement n'étant pas du tout optimal, les semis ont une croissance lente

par endroits, mais démonstration est faite que le problème de régénération était ici lié étroitement à l'absence de sol nu permettant aux graines de germer et aux plantules de survivre (ce en quoi les sangliers sont très utiles à la forêt, pour autant qu'ils ne soient pas trop nombreux)

Deuxième expérience

Considérons à nouveau une vieille hêtraie homogène, claire et non régénérée. On y installe deux clôtures (treillis de 2 m de haut) de quelques dizaines d'ares, dans des conditions similaires de station. Le sol cette fois y est dépourvu de végétation (léger manque de lumière à priori) mais couvert de feuilles.

Dans la première on effectue un travail du sol, on sème et plante diverses essences feuillues sauf du hêtre. Dans le second enclos, on ne fait rien.

Après une douzaine d'années, on constate ceci.

Dans le premier enclos, la régénération semée, ainsi que celle de hêtre (non semée mais issue des faines en provenance des semenciers présents au-dessus) est extrêmement abondante et couvre toute la surface. Dans la seconde, l'état est le même qu'en dehors des clôtures : aucune régénération si

ce n'est 10 malheureux jeunes plants de hêtre, et pas non plus de végétation herbacée autre...

A propos des maladies et facteurs de stress

Pendant des décennies, dans ces vieilles « hêtraies-courant d'air », le 2^{ème} ennemi désigné de la régénération naturelle était la « fonte des semis », une maladie décimant massivement les plantules certaines années.

Là encore, au vu du stress énorme vécu par les semis qui ont certes pu germer massivement dans les ornières de débardage (sol ameubli en surface), mais dont les racines sont aussitôt arrivées contre les horizons compactés, il y a de quoi se poser des questions quant à l'influence de nos pratiques sylvicoles sur certains types de sol.

Et si l'on combine à cela les pollutions atmosphériques et pluies acides, les variations rapprochées entre sécheresses et inondations poussant les radicelles à « jouer au yoyo » et l'appauvrissement du sol lié à de longues monocultures et à la rareté du bois mort (« engrais » naturel), il y a de quoi abonder dans le sens de l'INRA en France, qui prédit un déclin très massif des hêtraies d'Europe occidentale d'ici quelques dizaines d'années et ce, simplement en raison du seul réchauffement climatique...



La rareté actuelle des semenciers d'essences dites « compagnes » provoque la ruée du gibier sur celles-ci.

A propos du manque de lumière

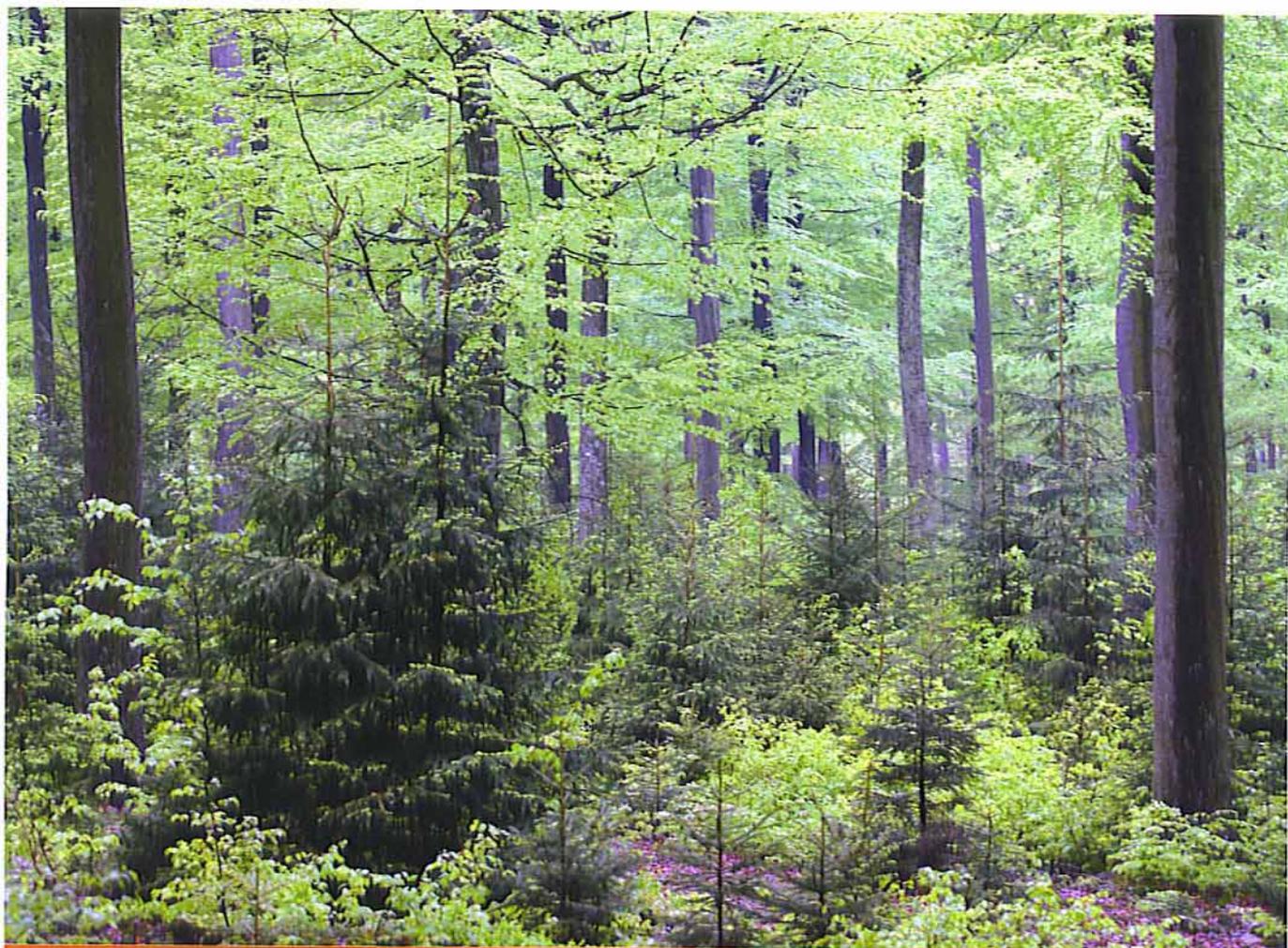
Vis-à-vis de l'absence d'essences dites « compagnes » sur des proportions parfois dramatiquement grandes des plateaux ardennais, plusieurs facteurs autres que ceux évoqués jusqu'ici peuvent être épinglés.

D'abord, le massacre local de ces espèces (qualifiées d'ailleurs de « mort bois » dans les traités de sylviculture) qui a prévalu pendant des décennies en certains lieux, débouchant sur la rareté actuelle des semenciers et sur la ruée du gibier sur les quelques rares descendants de ceux-ci (dont c'est la nourriture naturelle).

Ensuite, l'absence récurrente d'espaces ouverts en forêt, mis à part les coupes à blanc, permettant le déploiement à moyen et long terme de ce type d'essences de lumière. Et sur ces jeunes mises à blanc, généralement extrêmement riches (botaniquement autant que faunistiquement), les monocultures et les soins culturaux qui y

sont pratiqués font en sorte que les essences pionnières parfois présentes en masse au départ y sont plus moins exterminées avec le temps. En définitive, il est courant de constater qu'il ne subsiste de pieds de ces espèces « secondaires » que sur le bord de certaines voiries ou parfois de peuplements (quand il en subsiste...) Pourquoi dès lors s'étonner que les bouleaux, saules et autres sorbiers aient du mal à s'installer dans les peuplements feuillus puisque ceux-ci, sur ces plateaux, sont régulièrement constitués de hêtraies ne laissant pas de lumière suffisante pour l'implantation de ces pionniers héliophiles ?

Quant aux chênaies, c'est un autre constat alarmant qui voit le jour, auquel l'absence de lumière et l'abondance d'ongulés sauvages ne sont sans doute pas totalement étrangers : leur sous-étage est régulièrement constitué à près de 100% de hêtre, voire localement d'épicéa, augurant la disparition pure et simple de ces chênaies à moyen terme...



La chênée au sous-étage de hêtre ou d'épicéa est en voie de disparition.

Conclusion

Aucun gestionnaire forestier compétent et de bonne foi ne peut nier l'impact de trop grosses densités de populations de l'espèce cerf sur la régénération naturelle forestière de haute Ardenne.

Pourtant, à la lecture de ces lignes, il apparaît de manière tout aussi claire que plus que le fait d'une espèce, le problème de manque de régénération est le fait d'un ensemble de facteurs, agissant malheureusement parfois de concert, parmi lesquels on peut citer l'abondance de grand gibier (biches, mais aussi – voire localement surtout – sangliers et/ou chevreuils), le compactage excessif des sols, le manque de lumière, ainsi que, proba-

blement, une série de stress liés au substrat (appauvrissement pédologique) et au climat (pollution, sécheresse) qui favorisent l'apparition de maladies telles que la fonte des semis (ou les infestations de scolytes sur les vieux semenciers...).

En outre, les plateaux ardennais sont particulièrement sensibles à l'ensemble de ces facteurs, puisqu'ils cumulent souvent toutes les faiblesses :

- climat plus rudes et conditions de croissance difficiles (voire impossibles pour bon nombre d'espèces d'arbres)
- sols pauvres, asphyxiques et très sensibles au tassement
- généralisation des monocultures (épicéas, hêtres)
- abondance régulière de la grande faune, puisque bénéficiant soit d'une politique de chasse conservatrice, soit d'immenses et efficaces remises constituées par les jeunes pessières (soit les deux).

Malgré cet état de fait, la seule obsession observée sur le terrain reste trop souvent celle de « tuer du cerf pour sauver la forêt ». Bouc émi-cerf dites-vous ?

■ Philippe Moës, textes et photos